

Déjà Montbars se baissait pour tirer à lui le lieu communiquant à la batterie du mousquet adapté à la mine, lorsqu'à un grand bruit qu'il entendit, il s'arrêta : c'étaient les Frères-la-Côte qui, impatientes de contempler les prétendus dix millions détournés de la masse commune par leur ancien chef, accouraient en tumulte.

—Ah ! dit Montbars, à quoi bon envelopper ces malheureux dans notre catastrophe ? Laurent, cours les avertir de ce qui se passe... qu'ils s'éloignent. . . Peut-être se repentiront-ils un jour !

—Merci de cette marque de confiance, répondit Laurent ; je reviens à l'instant.

Le flibustier s'élança aussitôt à travers l'ouverture qui communiquait à la salle du Trésor.

Lorsque Laurent se présenta devant les Frères-la-Côte, ceux-ci l'accablèrent de questions : Montbars avait-il livré les dix millions ?

—Montbars, leur répondit Laurent, tient notre existence entre ses mains. Nous l'avons lâchement, ignoblement méconnu ; sa vengeance sera terrible. Pas un de nous, s'il le veut, ne sortira vivant de l'Asile.

Ces paroles causèrent aux Frères-la-Côte un étonnement et une émotion qui se changèrent bientôt en stupeur, lors que Laurent les eut mis, en quelques mots, au courant de ce qui se passait.

Pâles, atterrés, les misérables observaient un morne silence.

—Ne tremblez pas ainsi, reprit Laurent, rassurez-vous. Montbars vous méprise trop pour songer à tirer vengeance de votre trahison. C'est lui qui m'envoie pour vous sauver. Partez !

Déjà les Frères-la-Côte s'éloignaient en toute hâte, lorsque l'un d'eux, se ravisant, arrêta ses compagnons.

—Amis, leur dit-il, cette histoire de mine me paraît suspecte. . . Qui nous assure que Laurent ne veut pas nous tromper et garder pour lui seul les millions de Montbars ?... D'abord, si cette histoire est vraie, comment Laurent se trouverait-il en ce moment parmi nous ?... Montbars ne l'aurait point laissé partir.

—Je me suis engagé par serment à revenir.

—Avec cela que Montbars est payé pour te croire ! Ecoute, Laurent, continua le Frère-la-Côte en baissant la voix, si ton intention n'est pas de nous faire tomber dans un piège, ta position est désespérée, tu ne dois donc reculer devant rien pour en sortir. Laisse-moi, je me charge de te tirer de ce mauvais pas.

—Explique-toi, dit sévèrement Laurent.

—Mon projet est des plus simples. Tu vas entamer à haute voix une conversation animée avec les Frères ; puis, pendant que Montbars, rassuré et distrait par cette discussion, sera sans défiance et ne songera pas à une surprise, je me glisserai en rampant jusqu'à l'entrée de la grotte où il est réfugié, et je lui casserai la tête d'un coup de mousquet.

A peine le Frère-la-Côte achevait de prononcer ces paroles, que Laurent tira son couteau du fourreau, et d'une voix qui retentit, semblable à un rugissement, dans les profondeurs de l'Asile.

—Garde à toi, Montbars ! s'écria-t-il.

—Merci Frère, répondit peu après l'ancien chef de la flibuste, je suis prêt et j'attends.

—Allons, faites passage ! reprit Laurent en s'élançant sur les flibustiers qui s'écartèrent devant lui et le laissèrent s'éloigner sans essayer de le retenir ; je vous donne une demi-heure pour vous mettre à l'abri.

Cette fois, les initiés ne songèrent plus qu'à leur sûreté ; en proie à une panique indescriptible, ils se sauvèrent dans toutes les directions.

—Laurent, dit Montbars lorsque son rival fut de retour auprès de lui, tu viens d'acquiescer toute mon estime... Grâce à un écho adroitement ménagé dans la grotte, je n'ai pas perdu un mot de la conversation des Frères-la-Côte. Je me hâte d'ajouter que je n'ai pas douté un seul instant de ta loyauté. Tu possèdes une de ces âmes admirablement trempées qui, une fois revenues au bien, ne peuvent plus retomber dans la fange. . .

A cet éloge de Montbars, Laurent rougit de plaisir ; jamais aucune des victoires qu'il avait remportées sur les Espagnols ne lui avait fait éprouver une joie égale à celle que lui causa cette approbation !

Pendant la demi-heure qui suivit, les deux rivaux, plongés dans de profondes réflexions, gardèrent tous les deux un religieux silence ! Ni l'un ni l'autre n'essayèrent de renouer, par des concessions qu'ils savaient être impossibles, le fil à moitié brisé de leur existence !

Ce fut Laurent qui, le premier, reprit la parole :

—Montbars, dit-il, je sens mon courage qui faiblit... mon agonie commence... J'aurais pu me dispenser de cet aveu, certain de trouver assez de force dans mon orgueil pour ne pas te laisser deviner mes souffrances ! Mais à quoi bon cette lutte inutile ? pourquoi me priver de la douce et ineffable volupté de me montrer, ma foi ! tel que je suis. . . Il y a si longtemps que je me grime à plaisir et que je farde mon visage ! je ne veux pas que mon manteau de comédien me serve de linceul ! Ce serait souiller la majesté de la mort, profaner ma tombe ! Montbars- les Frères-la-Côte, épargnés par ta sublime clémence, sont à présent hors de ton atteinte : qui nous retient de nous élaner dans le néant ?

—De comparaitre devant Dieu, veux-tu dire, Laurent ? Rien. Je t'ai promis d'attendre ton signal. Je suis prêt et j'attends.

Laurent se recueillit pendant quelques secondes.

—C'est une mesquine nature que la mienne ! dit-il en poussant un soupir. Ce que j'éprouve, en ce moment, m'explique toutes les violences de mon passé. Personne ne connaîtra jamais, n'est-ce pas, Montbars, le mystère de nos derniers moments ? On ignorera toujours si je suis tombé en raillant la mort ou lâchement prosterné devant elle. Eh bien ! à cette heure suprême, il me semble que les regards du monde entier sont tournés vers moi. Les ténèbres de ce souterrain me paraissent peuplées d'une foule immense accourue pour contempler ma contenance, et avide de savoir comment le beau, le terrible Laurent, saura aborder l'éternité ! Je voudrais mourir en accomplissant une action d'éclat, m'ensevelir dans un triomphe !... Tu as pitié de moi, Montbars, n'est-ce pas ?

—Non, mon frère !... Je déplore que tes puissantes facultés, ton amour pour la gloire, les précieuses qualités de ton esprit aient été annulés par un orgueil mal entendu !... Il y avait en toi l'étoffe d'un grand homme...

—Et le grand homme n'aura été qu'un misérable aventurier ! Singulière analogie que présentent nos deux destinées ! Terminons, Montbars. Veux-tu m'accorder une dernière grâce... avoir pitié de ma faiblesse et me permettre, comme je te le disais tout à l'heure, de m'ensevelir dans mon triomphe ?

—Je n'ai rien à te refuser, mon frère ! que demandes-tu ?

—Que tu me permettes, de mettre le feu à la mine. Il m'est doux de penser que je serai vainqueur, que je serai le seul auteur de ma mort !... .

—Que ta volonté soit faite, Laurent !

A cette réponse de son ancien chef, Laurent frappa violemment du talon le sol du souterrain.

—Ah ! dit-il avec une expression envieuse et colère, tu l'emporteras donc sur moi jusqu'à la fin ! Nos deux agonies sont volontaires, c'est vrai ; mais la tienne est grandiose de calme, sublime de simplicité. Tandis que moi... moi... le beau Laurent, le capitaine si redouté,—et j'ai le droit d'ajouter si redoutable,—je m'agite, je frissonne, je manque de dignité !... Montbars, adieu... adieu une dernière fois !

Laurent s'avança vers l'ancien chef de la flibuste et lui tendit les bras.

Les deux rivaux restèrent pendant près d'une demi-minute enlacés dans une fraternelle étreinte !

Les battements de leurs cœurs s'entendaient au milieu du silence solennel qui régnait dans le vaste souterrain. Cette scène ne peut se décrire. A partir de ce moment plus une parole ne fut prononcée.

Laurent s'avança d'un pas ferme vers l'endroit où gisait à terre le lieu communiquant à la batterie, le prit d'une main mal assurée, et regarda Montbars.

Montbars avait un doux, triste et résigné sourire sur les lèvres ; un instant il parut absorbé dans ses pensées, ne pas avoir remarqué la muette interrogation de son compagnon ; puis, bientôt son œil s'anima, comme à l'approche de la bataille, et de cette voix qui, pendant vingt ans, avait fait trembler les Espagnols et conduit les flibustiers à la victoire :

—Feu ! dit-il.

Une explosion épouvantable, dont rien ne saurait donner une idée, éclata aussitôt !

Les piliers des rochers qui supportaient la voûte du souterrain s'écroulèrent avec une violence inouïe. Une pluie de pierres obscurcit un moment la clarté du soleil ! L'Asile ne présenta plus qu'un amas de décombres et de ruines, l'image du chaos !... .

XIII

Pendant que cette immense catastrophe, attribuée encore aujourd'hui à un tremblement de terre, avait lieu, l'escadre des Frères-la-Côte, chargée des riches dépouilles de Carthagène, tombait au milieu de la formidable flotte anglaise, dont il a déjà parlé.

Les beaux jours de la flibuste étaient passés ; sa dernière heure allait sonner !

Deux seuls navires de l'escadre française, la *Gracieuse* et le *Jersey* avaient réussi, jusqu'au jour, à échapper aux poursuites de l'ennemi.

De Morvan, nommé capitaine du premier de ces deux navires, plutôt que de tomber au pouvoir de l'Anglais, n'avait pas hésité à braver les fureurs de la tempête ; tandis que le reste de l'escadre était à la cape sèche, il avait conservé une partie de la voilure. Cette manœuvre pouvait faire sombrer la *Gracieuse*, mais le gentilhomme breton préférait la mort à une captivité qui l'eût séparé sans doute à tout jamais de Fleur-des-Bois.

Le douzième jour de son appareillage de Carthagène, la *Gracieuse* se trouvait en vue de la partie sud de l'île de Saint-Domingue.

Un soleil resplandissant inondait l'horizon d'une éblouissante lumière ; depuis la veille la tempête avait cessé de sévir. De Morvan, assis sur un banc, à l'arrière, à côté de Fleur-des-Bois, contemplait la jeune fille avec une indéfinissable expression de tendresse.

Jeanne quoiqu'elle eût les yeux baissés, devinait et sentait peser sur elle ce long et passionné regard. L'émotion de la charmante enfant disait assez les sentiments qui l'animaient : dit embarras et sa rougeur valaient le plus explicite de tous les aveux ! Jamais elle ne s'était sentie aussi heureuse.

Le cri : " Navire au vent ! " jeté par une